

Le petit Jamie, c'est lui. Le Britannique Bill Douglas met en scène sa jeunesse dans l'Ecosse d'après-guerre, un monde où la sauvagerie est aussi inéluctable que la misère. Réédition d'un chef-d'œuvre méconnu des années 1970.

MY CHILDHOOD

MY AIN FOLK

MY WAY HOME

BILL DOUGLAS



Impossible d'oublier sa petite bouille. Sa tignasse. Ses yeux résignés. Jamie ne sourit pas – si, une fois, au souvenir d'un instant heureux, rappelé par le directeur de l'orphelinat. Il ne pleure pas non plus. Pour maudire son sort, il faut en avoir conscience. Jamie ne se sent pas malheureux, puisque le bonheur lui est inconnu. Dans l'Ecosse de l'immédiat après-guerre, puis au début des années 1950, Bill Douglas le filme dans une trilogie – se filme plutôt, car Jamie, c'est lui – comme le reflet d'un monde où la sauvagerie semble aussi inéluctable que la misère.

La mère de Jamie gît, prostrée, dans un hôpital. Son père, qui vit à quelques mètres de lui, l'ignore. Comme dans les contes, les grands-mères règnent :

la douce, celle de *My childhood*, ressemble à une babouchka échappée d'un roman de Maxime Gorki. La méchante, celle de *My ain folk*, est un monstre à la Dickens, alcoolique et perverse, qui hait les bâtards engendrés au hasard par un fils trop aimé.

Les trois films (deux moyens métrages et un long très court) filent d'ellipses en ellipses, comme si Jamie extrayait de sa mémoire des bribes de souvenirs, répétitifs ou contradictoires, inventés, peut-être (l'abracadabrante histoire des perles trouvées dans un matelas), et toujours à la lisière du rêve éveillé. Et du cauchemar : tous ceux qui pourraient aider Jamie à s'en sortir disparaissent, comme happés par une force maléfique : le soldat allemand de *My childhood* s'en retourne chez lui ; son frère, au début de *My ain folk*, est emmené de force dans une institution. Le monde qui l'entoure, à la fois vide et incohérent, l'engloutit. Jusqu'à ce qu'il rencontre, en

fin, en faisant son service militaire en Egypte, un jeune homme qui aime tant la vie qu'il la lui fera aimer...

Bill Douglas tourne sa trilogie durant toutes les années 1970, par à-coups, en noir et blanc, avec un budget dérisoire et une équipe dévouée, parfois étonnée par son perfectionnisme. Il aura du mal à tourner autre chose (un seul film, *Comrades*, en 1986) et meurt dans l'anonymat en 1991. A peine quelque temps avant son jeune interprète, Stephen Archibald, victime, semble-t-il, de mauvais traitements dans une prison où il avait été enfermé pour usage de drogue... Depuis, le temps leur a, en quelque sorte, rendu justice : ils sont devenus, l'un et l'autre, et à jamais, les héros de l'enfance humiliée et offensée. — **Pierre Murat**
| Grande-Bretagne | *My childhood* (1972) 0h46 *My ain folk* (1973) 0h55 *My way home* (1978) 1h10 | Scénario B Douglas
| Avec Stephen Archibald, Hughie Restorick, Jean Taylor Smith